

Le féminisme nouvelle génération bouscule les codes

- ▶ Être féministe n'est plus ringard ! De très jeunes femmes s'approprient à nouveau ce combat.
- ▶ Via de nouveaux canaux, avec de nouveaux codes et de nouvelles icônes.
- ▶ Les attaques contre l'avortement rassemblent cependant les femmes de tous âges.

Oh my god, on m'a menti toutes ces années ! Maintenant, tout fait sens ! » Avec humour, c'est en ces termes que Juliette raconte sa découverte des études de genre lors de son cursus universitaire. Celle qui se décrit aujourd'hui comme une « *boulémique de l'engagement féministe* », 26 ans au compteur, cumule en effet les actions via le collectif « Belges et culottées », le réseau Young Féminists Europe ou encore l'association Women Refugee Route. Le jour, elle travaille dans une organisation qui défend les droits LGBT. Son profil rejoint celui d'Anna, étudiante de 22 ans, créatrice de « Belges et culottées » et d'Aurélie, 23 ans, également engagée dans ce groupe (entre autres). Il y a aussi Léa, 27 ans, active dans plusieurs réseaux féministes européens comme « Period », Honey, Suédoise aux origines iraniennes, également impliquée dans ces plate-formes ou Roxane, jeune Allemande qui travaille au Parlement et s'engage auprès des femmes réfugiées.

Eduquées par les réseaux

De réseaux en réseaux, ces jeunes femmes anonymes tissent les fils de ce féminisme nouvelle génération. Ce lundi soir, elles ont déjà parlé droits des femmes toute la journée, en prenant part à un événement du Parlement européen. Mais elles ne rechignent jamais à poursuivre la discussion, dans un café, tard dans la soirée.

Pour elles, le féminisme est donc d'abord une affaire de réseaux, surtout sur le web. Blogs féministes, tumblr, comptes Twitter, pages Facebook, vidéos Youtube : c'est par ces canaux qu'elles se forment. « *J'ai appris beaucoup en suivant des féministes sur*

Twitter, explique Léa. *J'ai accès à des personnalités que je n'aurais jamais rencontrées autrement.* » « *Les termes "cisgenre"* (personnes dont le genre ressenti correspond au genre attribué à la naissance. NDLR) *ou "intersectionnalité", je n'en avais jamais entendu parler avant de les lire sur le web* », ajoute

Anna. Leurs actions, elles aussi, bénéficient de ces réseaux. Le collectif « Belges et culottées », par exemple, a été lancé via une page Facebook. Son objectif : abolir la « taxe tampon », responsable du prix si élevé des produits d'hygiène féminine. « *Nous préférons fonctionner projet par projet, avec des enjeux qui nous touchent directement, à notre échelle* », explique Aurélie.

Un engagement via des projets plutôt qu'au cœur de structures : cela correspond aux nouveaux modes d'action de la jeunesse. Mais les jeunes femmes ont aussi d'autres griefs contre les associations féministes « traditionnelles ». « *Personnellement, je n'ai jamais trouvé une seule association qui corresponde complètement à ma vision du féminisme*, développe Léa. *En France tout particulièrement, si vous vous impliquez dans telle ou telle assoc', vous êtes directement étiquetée pour ou contre le voile, pro ou anti prostitution, etc.* » Cette question du voile divise les tenants d'un féminisme « mainstream », et les plus jeunes. « *Nous ne voulons pas insulter les autres féministes qui se sont battues pour nos droits*, précise Aurélie. *Mais nous en avons marre des divisions : la protestation black d'un côté, LGBT de l'autre, le mouvement féministe encore à côté. Nous, on pense que toutes les luttes sont connectées ! Oui, je peux être féministe et défendre le voile !* » « *Il suffit de par-*

ler cinq minutes avec ces femmes, enchaîne Honey. *De les écouter et de respecter qui elles veulent être.* »

Si elles soutiennent donc un féminisme que l'on appelle « intersectionnel », les jeunes femmes ont conscience de leurs privilèges... et du fait qu'elles sont, ce soir-là, quasiment toutes « blanches », et très éduquées. « *L'origine sociale a aussi un impact énorme sur l'accès à l'éducation féministe. Ce lien à d'autres milieux, on a encore du mal à l'établir* », déplore Juliette. « *Je me sens toujours mal à l'aise dans mes privilèges*, poursuit Léa. *Être fé-*

ministe, c'est sortir de ta zone de confort. Quand je suis avec des afroféministes, je dois juste apprendre à la fermer et à écouter ! »

En Belgique, de petits réseaux de ce nouveau féminisme naissent çà et là. Il y a un an, le collectif afroféministe belge « Mwanamke » voyait le jour. « *Nous faisons le constat que dans les autres groupes féministes, les oppressions spécifiques vécues par les femmes afrodescendantes n'étaient pas beaucoup évoquées*, explique Aïchatou, l'une des membres du collectif, jointe par téléphone. *Nous sommes au moins victimes de deux oppressions : le sexisme et le racisme. Nous avons besoin de lieux pour libérer cette parole, et dégager des pistes de solutions* ». Autant de groupes qui se revendiquent du féminisme intersectionnel, mais qui restent distincts, mêmes s'ils se côtoient.

A l'étagage presque vide du café, les jeunes femmes, qui échangent toujours en anglais, s'emportent, se vannent, s'opposent parfois. S'applaudissent aussi, lorsque l'une se fend d'une tirade enflammée ou lance une idée. « *Il y a une chose, toute simple, qu'on devrait organiser : faire rentrer le féminisme dans les écoles*, propose Anna. *Il faut attendre l'université pour avoir des études de genre !* »

Mais quelles sont les priorités de ces féministes ? Toutes passionnées, elles s'engagent dans différents combats. Mais pour Léa, aujourd'hui, il y a cependant une priorité : « *Résister ! Éviter ce retour de bâton qu'on risque de se prendre dans la gueule*... en français dans le texte, cette fois ! *« On pensait que le droit à l'IVG était acquis, et on est en train de le perdre ! C'est alarmant !* », s'inquiète Roxane. Une chose est certaine : féministes « mainstream » ou « intersectionnelles », jeunes ou moins jeunes, pro ou anti voile : toutes se rejoignent dans ce combat. Dans les rues de Washington ou sur les places de Pologne. Sur Twitter, comme sur Facebook. Ou dans un café bruxellois. ■

LODIE BLOGIE

Rokhaya Diallo : « Le féminisme dominant doit se questionner »

Rokhaya Diallo est une journaliste, écrivaine, réalisatrice et militante antiraciste française. Elle se revendique d'un féminisme intersectionnel et décolonial.

Percevez-vous un renouveau du féminisme ?

J'observe que beaucoup de jeunes, et parfois même très jeunes filles, et femmes se revendiquent féministes, là où des femmes qui ont aujourd'hui la quarantaine ne portent pas forcément cet engagement. C'est surtout lié aux réseaux sociaux. Ils servent de haut-parleurs à ces féministes anonymes, sans les mettre en danger. De nouvelles problématiques ont ainsi émergé, qui n'étaient pas du tout prises en charge par le féminisme traditionnel: le harcèlement de rue, par exemple, avec des trumblr comme « Payeta Shnek » (page Trumblr qui recolte des courts témoignages de harcèlement de rue).

Le nouveau féminisme se veut aussi « intersectionnel »...

Oui : un féminisme intersectionnel, un féminisme musulman, l'afrofémisme : autant de tendances qui étaient totalement écrasées par le féminisme mainstream. Bien entendu, il y a des combats transversaux sur lesquels on se retrouve : l'avortement, l'égalité salariale, etc. Mais quand on se bat pour l'égalité au travail, on ne doit pas oublier que pour les femmes non-blanches, l'accès même au travail n'est pas assuré ! Le féminisme intersectionnel tient compte des

autres formes d'exclusions qui se conjuguent aux exclusions sexistes. Nous incluons les femmes qui portent un foulard, les femmes transgenres, les lesbiennes, les Noires, etc.

Ce nouveau féminisme est-il forcément en contradiction avec le féminisme « mainstream » ?

C'est complémentaire. Mais le féminisme dominant doit se questionner sur son aveuglement face aux expressions minoritaires. Sur la question du voile, par exemple. Quand on voit que la ministre française des Droits des femmes s'attaque au voile et combat les femmes voilées ! Le féminisme blanc demeure surreprésenté. Une profonde remise en question de ce féminisme porté par des femmes favorisées est nécessaire. En tant que femmes, elles sont discriminées, mais en tant que femmes blanches, elles peuvent aussi adopter des postures de domination vis-à-vis de femmes « racisées ».

Cette génération a d'autres icônes que les Simone de Beauvoir et autres Simone Veil...

Il y en a plein ! Des femmes comme Lena Dunham, créatrice de la série Girls, Amandla Stenberg (jeune actrice de Hunger Games, qui a rendu publique sa bisexualité), etc. Une chanteuse comme Christine & The Queen me paraît aussi très intéressante : elle challenge le genre en permanence. Les jeunes filles d'aujourd'hui ont de nombreuses icônes qui se revendiquent féministes.

Cela les décoince. J'ai vu Beyonce en concert : quand le terme « féministe » s'affiche en grand, en lumière sur scène, et qu'une foule d'ados scandent ce mot, je pense qu'il reste toujours quelque chose.

La Marche des femmes aux USA, la résistance des Polonaises à leur gouvernement, l'émergence de nouveaux mouvements...

Vit-on un moment du combat féministe ?

On voit bien comment les populistes attaquent d'emblée toutes les minorités, donc les femmes. Certes, numériquement, elles ne constituent pas une minorité, mais elles sont fragilisées par rapport à l'exercice du pouvoir. Or les populistes ne font que renforcer le pouvoir détenu par une caste. Mais je suis plutôt optimiste. Ces retours en arrière ont l'avantage de produire un choc, et de réveiller les consciences. Attendons l'élection de Mai prochain en France... Aujourd'hui, plus que jamais, nous avons besoin de nouveaux moyens d'expression et de mobilisation ! ■

Propos recueillis par
ELODIE BLOGIE

LE SOIR -'

A lire sur le site, la carte blanche cosignée par les commissaires européennes, « Remercier nos grand-mères et nous battre pour nos filles », qui encouragent l'Europe à rester attentive au combat contre toutes les inégalités, en particulier celles dont les femmes sont encore victimes.

L'ÉDITO

Béatrice Delvaux

ÉDITORIALISTE EN CHEF

NOUS DEVRIONS TOUS ÊTRE FÉMINISTES

Ma honte soudain d'avoir négligé, snobé, la force de frappe des femmes qui, dans l'histoire, ont occupé les espaces et ont continué à se battre là où d'autres, pourtant aussi démocrates, aussi en-

lère, avaient laissé tomber, ou avaient été étouffés, ou n'avaient pas encore démarré le combat.

Ma honte d'avoir rangé le féminisme au rayon du ringard, quand l'actualité rappelle soudain qu'entre les mères de la place de Mai en Argentine des années 70, les femmes de la FN, les suffragettes, les (350) Belges qui demandent aujourd'hui dans un Manifeste la sortie de l'avortement du code pénal, et les femmes espagnoles de 2013, polonaises de 2016, américaines de 2017, il y a une filiation magnifique et salvatrice car, porteuse d'espoir et de démocratie, par les temps obscurs qui nous menacent.

D'autant que ce féminisme bravache, inclusif - revendiquant autant la sexualité joyeuse, le corps libéré et choyé, que l'égalité des salaires, des droits, des races - est aujourd'hui porté par des jeunes femmes, des stars, du cinéma, du rap, du hip-hop, noires ou blanches, dans les défilés de mode, les concerts, au Super Bowl, via des blogs ou sur des

t-shirts. « *We should all be feminists* », la référence au titre de l'ouvrage de Chimamanda Ngozi Adichie,

auteure nigériane et féministe, figurait ainsi sur un t-shirt blanc de la collection printemps-été de Christian Dior à Paris. Il était aussi porté par l'actrice Nathalie Portman dans le cortège de la Marche des femmes à Washington, ou décliné par la reine du R&B, la superstar Beyoncé qui sample la voix de l'écrivaine nigériane dans sa chanson « *Flawless* », déclarant « *Féministe, une personne qui croit en l'égalité des sexes au niveau social, économique et politique.* »

« *Nous apprenons aux filles à se rétrécir elles-mêmes/ A se rendre elles-mêmes plus petites* », rappe Beyoncé, femme sculpturale, sexy en diable, noire, aux parents nés dans la gadoue mortifère de la Louisiane et qui défie le machisme du business en lançant aux hommes qui la toisent : « *Je pourrais, moi, être le nouveau Bill Gates en devenir* ».

« *Chères femmes d'Amérique et du monde, vos*

craintes sont fondées. Mais vous n'êtes pas seules. »

Ce message, que *Le Soir* a publié lundi leur a été adressé à l'occasion de ce 8 mars, par les femmes polonaises. Il est très fort, car il dit une chose essentielle à ceux, hommes ou femmes, jeunes ou vieux, instruits ou pas, croyants ou laïcs, voilés ou pas, qui sont aujourd'hui affolés par la marche du monde. « *Nous ne pouvons permettre que le fascisme et d'autres erreurs du passé soient mis en avant comme des solutions aux défis du moment. Notre conviction inébranlable est que les droits des femmes sont des droits de l'homme. Et un futur basé sur la démocratie et le respect envers tous les êtres humains est le seul auquel nous voulons prendre part.* »

En ce 8 mars, nous pouvons donc écrire « *Soyez rassurés, car il y a quelque part, dans votre monde déboussolé, fracturé, divisé, des femmes qui veillent et sont prêtes à marcher. Pour elles, pour vous, pour nous, pour nos valeurs et notre démocratie.* »

#weshouldallbefeminists

QUATRE GRAFFEUSES POUR UN « SOIR » AU FÉMININ

La Belle Hip Hop

Du 8 au 15 mars, La Belle Hip Hop rassemble dans huit lieux de Bruxelles, des femmes de huit pays pour un festival de la création féminine. Mercredi 8 mars, à l'occasion de la Journée des Femmes, les quatre graffeuses de ce numéro spécial du *Soir*, Madame La Belge, Zouwi, Veneno et Makoto, seront les stars d'*Expo Be Graffiti* à Bozar. Elles exposeront des calligraphies, des collages, des crochets d'art hip hop...

Jeudi 9 mars, en collaboration avec Charleroi Danses, La Raffinerie de Molenbeek proposera des initiations gratuites à la danse, sous la direction de la chorégraphe australienne unijambiste Roya The Destroya. La veille, Roya sera présente à la Rotonde du Botanique pour une soirée hip-hop au féminin.

Vendredi 10 mars, le hall Horta de

Bozar vibrera aux accents de « La Belle Battle Hip Hop » avec la poétesse new-yorkaise du rythme, Kaila Mullady, championne du monde de beat box. On la retrouvera samedi 11 mars, dans la boîte du Scénario, à Koeckelberg, aux manettes de la soirée *Oh My Girl*, réservée aux filles. Dimanche 12 mars, le Centre culturel Jacques Franck projette *All The Ladies Say*, un film d'Ana Rokafella Garcia sur les icônes féminines du street dance, en présence de la réalisatrice. Lundi 13 mars, les graffeuses seront de retour à Bozar pour un « vernissage spécial ». Mardi 14 mars, le Hiphop'up Store de Schaerbeek organisera une vente de goodies des artistes du festival. Mercredi 15 mars, en apothéose, les artistes de La Belle Hip Hop se retrouveront pour enregistrer un titre de rap.

Infos : www.souterrain.be

Makoto

Makoto est une « calligraphiti writer » bruxelloise de 36 ans, licenciée en sociologie de l'ULB et professeur de cours philosophique à Molenbeek Saint-Jean depuis dix ans. Fille de parents immigrés d'origine marocaine, elle va puiser dans ses racines berbères et arabo-musulmanes sa passion pour les lettrages, leurs tracés, leurs courbes. Bruxelloise de naissance et de cœur, elle grandit au rythme du mouvement hip-hop américain, français et belge des années 1990. Ses réalisations à son image sont dès lors un mixe de toutes ces influences dans un esprit « Peace, Love & Unity ». Naturellement et évidemment féministe, ses dessins et les mots qu'elle aime « dessiner » sont l'amour, le respect, la liberté... Ils sont l'expression silencieuse de son regard sur le monde avec un air de Mos Def/Black Star : « *We feel that we have the responsibility to shine the light into the darkness* » (« Nous sentons que nous avons la responsabilité de faire briller la lumière dans le noir »). © PIERRE-YVES THIENPONT/MAKOTO.

Zouwi

Pluri-artiste indisciplinée car intérieurement multiple et de nature éparse, née d'une mère plasticienne et d'un père journaliste, Zouwi marie la créativité et l'observation du monde. Elle est souvent dans la représentation du paradoxe, quelque part entre une vision naïve et enfantine de l'univers et un regard pessimiste et chaotique, parfois teinté d'une touche d'humour. Artiste pluridisciplinaire, car constamment motivée par différentes techniques d'expressions créatives, Zouwi s'exprime à travers la peinture, le dessin, le graffiti, la pyrogravure, la sculpture, la laine feutrée... Vu l'infinité de techniques existantes, son histoire est loin de s'achever : « *Aujourd'hui je m'essaye à l'illustration d'actualité, je remercie "Le Soir" et le festival "La Belle Hip-Hop" de m'offrir cette belle opportunité de m'exprimer.* » © PIERRE-YVES THIENPONT/ZOUWI.

Veneno

Veneno est originaire de Nantes et pratique le graffiti depuis 2006. Cette discipline lui permet de voyager à travers le monde. Entre initiation graffiti dans un bidonville au Mexique, en 2015, et sa participation à des festivals graffiti au Sénégal ou au Bénin, en 2016, elle affine son style original. Elle développe une peinture au trait rappelant l'art de la gravure et travaille généralement ses personnages avec très peu de couleurs. Veneno évolue avec ses crews le CNN199, IBS, NCB. Sa rencontre avec une partie des membres du CNN199 se fait pour la première fois à Dakar au Sénégal lors du Festigraff. Cette pluridisciplinaire utilise également l'art du crochet pour détourner des objets emblématiques du mouvement HIP-HOP, tel que des ghettos blaster's, platines, baskets, bombes de peinture etc. Elle pratique aussi la gravure sur linoléum depuis son retour du Mexique, pays qui l'influence énormément. © PIERRE-YVES THIENPONT/VENENO.

Madame La Belge

Madame La Belge est une peintre et illustratrice, originaire de Charleroi. Depuis les années 2000, son approche artistique évolue au gré des rencontres, des techniques et des thématiques. Son style, reconnaissable au premier coup d'œil, se caractérise par la naïveté et la simplicité du trait de crayon. Son approche claire et lisible lui permet d'aborder des thèmes complexes et subversifs, en touchant un large public. A Bruxelles, elle a notamment investi les murs du parc Montjoie, du parc du Chat, de crèches et d'écoles de la capitale. Ses œuvres sont aussi visibles dans d'autres villes belges comme Courtrai, Leuven, Gand et Doel. C'est en 2012 que sa première fresque murale de huit mètres de haut a vu le jour, à Forest, à côté du centre d'art contemporain, le Wiels. La Croix-Rouge a fait appel à son savoir-faire pour colorer la façade du centre d'accueil de demandeurs d'asile d'Yvoir. Le Bouwmeester de Charleroi lui a, par ailleurs, confié l'embellissement du Parvis des enfants, une rue devenue piétonne du centre-ville. © PIERRE-YVES THIENPONT/MADAME LA BELGE.